

Donc, la campagne du Nord-Ouest peut être considérée comme terminée, et nos volontaires reviennent ; on les attend vers la mi-juillet.

Il y a bien encore la bande de Gros-Ours qui court dans les prairies et les bois, mais puisque décidément il ne veut pas se laisser prendre, on a jugé que ce qu'on avait de mieux à faire était de le laisser tranquille.

Les Anglais ne sont pas si entêtés qu'on veut bien le dire.

Ils sont allés au Soudan pour étouffer la rébellion des Arabes et prendre le Mahdi. Ils n'ont rien étouffé du tout, et s'apercevant au bout de dix mois que le Mahdi refusait complètement de se laisser prendre, ils ont renoncé à leur entreprise et s'en sont revenus tranquillement chez eux.

Il en est de même de Gros-Ours, qui va probablement couler des jours heureux au sein de sa tribu et s'endormir plus tard du dernier sommeil, entouré de sa femme (ou de ses femmes) et de ses enfants, tout comme un bon bourgeois.

.

La campagne que le général Middleton a fait faire à nos volontaires aura un excellent résultat. Elle a prouvé que nos hommes sont soldats et ne boudent pas au feu.

J'entendais, l'autre jour, un grincheux dire que toute cette affaire n'avait été, en fin de compte, qu'une promenade militaire et que le nombre des tués et blessés n'atteignait en somme, que celui que l'on constate dans un engagement d'avant-garde dans les guerres européennes.

Cette réflexion m'a semblé au moins déplacée, car enfin, que signifie-t-elle ? Absolument rien.

Nos troupes ont supporté des fatigues sérieuses et ont entendu les balles siffler à leurs oreilles. Plusieurs de nos amis sont même tombés sur le champ de bataille.

N'est-ce pas là la guerre ? ou s'agit-il d'une question de plus ou de moins pour les tués et blessés ?

Non, et nous avons le droit, le droit vrai et absolu, d'être fiers de nos volontaires, et surtout du 65^{me} bataillon.

Le général Strange, un vieux dur à cuire, qui ne prodigue pas ses éloges, a fait le rapport le plus élogieux de la conduite des Canadiens-Français.

Aussi, on leur prépare une magnifique réception, et j'approuve beaucoup l'idée du Maire de Montréal qui a demandé que nos hommes reviennent ici *nature*, avec leurs tuniques et leurs pantalons déchirés, leurs barbes incultes, etc.

LÉON LEDIEU.

POURQUOI ?

EST-IL honnête homme ?

—Le plus honnête homme du monde.

—Aime-t-il bien sa famille ?

—Il l'aime tendrement, et il en est tendrement aimé.

—Est-il charitable ?

—Nous n'avons tout autour de nous personne qui soit aussi bienfaisant que lui.

—Aime-t-il sa patrie ?

—Il a été blessé deux fois en combattant pendant la dernière guerre.

—D'où vient donc que vous parlez de lui avec tant de dureté ?

—Il n'a pas la même opinion que nous.

—En quoi ?

—En toutes choses...

—Excepté, je vois, en bonté, en amour de la famille, de la patrie, en charité ; soyez donc juste et bienveillant, s'il vous est possible.

Et je me rappelai ces admirables lignes de Pascal :

—Pourquoi me tuez-vous ?

—Eh quoi ! ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous demeuriez de ce côté, je serais un assassin, cela serait injuste de vous tuer de la sorte ; mais puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave, et cela est juste."

ED. CH.

Les vieilles amitiés sont les dernières fleurs de la vie ; heureux qui les cueille.

QU'EST-CE QUE LA VIE ?



ALLONS, messieurs, que chacun de vous réponde à ma demande, mais par une définition claire, saisissante et saisissable ? Qu'est-ce que la vie ?

Ces paroles étaient jetées à pleine voix par une jeune fille de dix-huit ans peu-être, à quatre jeunes gens rangés devant elle en arc de cercle. La voix était haute, mais railleuse, mais mutine, et comportait une sorte de défi.

—Ne répondez pas tous à la fois ! fit notre questionneuse devant l'hésitation des jeunes gens qui, peut-être, cherchaient une définition tonique. Pourtant, si je vous en croyais, la vie n'a plus de secret pour vous, et sur plus d'un point vous seriez capables d'en remonter à vos papas. Allons, devriez-vous prendre un par un, comme on fait à l'école ? Je veux bien.

Du doigt elle montra son voisin de droite, un grand garçon, aux traits heurtés et énergiques, au regard clair et droit, au torse vigoureux et massif :

—Monsieur Marc, à vous de parler le premier. Qu'est-ce que la vie ?

—La vie, mademoiselle, c'est un pugilat, fit-il en laissant retomber brusquement le poing qu'il avait levé à la hauteur de sa tête.

—Oh ! oh ! assommer n'est pas répondre, repliqua en riant M^{lle} Jeannes d'Orgnies. Du reste, je comprends qu'avec des biceps comme les vôtres on soit prêt à cogner. Vous me faites trembler.

—Je parlais au figuré, répondit Marc doucement, je voulais dire que, les obstacles et les difficultés, il faut les saisir d'une main solide et hardie et les jeter bas. Un homme doit s'élever à la force de ses seuls poignets et ne recourir qu'à lui-même. S'il échoue, il tombe comme un titan. S'il réussit, il a la satisfaction de se dire qu'il est le seul artisan de sa grandeur. Tenez, nous sommes quatre ici, liés par une amitié indissoluble, je pense ; l'un de nous, Henri, que voilà, nous proposait, pas plus tard qu'hier, de nous unir, de nous aider, de nous faire mutuellement la courte échelle. J'ai refusé, non pas que les devoirs de la solidarité m'arrêtent, me fassent peur, mais je me suis aperçu que dans ces associations il y a complicité plutôt que solidarité. Que l'un des membres fasse bien ou mal, peu importe ; on l'encense, on le porte en triomphe, on le proclame illustre, célèbre, on en fait un demi-Dieu. On n'a pas trop de temps pour se casser les encensoirs sur le nez. Non, je vous le dis, un homme n'est fort, vraiment fort, que s'il est seul, s'il se sent seul. Cette habitude que nous avons de faire état du prochain, de tirer à vue sur celui-ci ou sur celui-là, nous enlève les trois quarts de nos moyens et toute notre initiative. Moi je ne veux rien attendre que de moi seul.

—Vous êtes peut-être un orgueilleux ! fit Jeanne d'Orgnies dont les yeux malicieux s'étaient néanmoins éclairés d'une flamme en entendant le langage viril de Marc.

—Et quand même ! répliqua celui-ci.

La jeune fille se tourna vers Edouard et lui dit :

—C'est à vous de riposter. Comment entendez-vous la vie ?

—Pour moi, répondit celui-ci avec une certaine élégance et un certain détachement, pour moi, la vie est une société en commandite. J'adopte notre devise nationale : l'Union fait la force. Je ne suis pas le disciple de Darwin, et je ne crois pas que le combat pour la vie soit si nécessaire. A quoi bon nous dévorer les uns les autres ? Dieu nous commande tout le contraire. Nous voyez-vous avec nos nerfs toujours tendus, avec nos yeux toujours aux aguets pour surprendre l'ennemi, et toujours armés jusqu'aux dents pour l'attaquer ou pour la défense. Jamais de repos. Mais c'est revenir aux âges primitifs, à l'âge sauvage, naturel. Et encore l'on affirme que les loups ne se mangent pas entre eux. Une bonne société en commandite où...

—.....Où l'on touche des jetons de présence, n'est-ce pas ? demanda M^{lle} Jeanne d'Orgnies avec une nuance de dédain.

—Hé ! les jetons de présence ont du bon. Le but de la vie est d'être heureux, et je crois que l'on est plus heureux au coin du feu, dans un moelleux fauteuil, qu'au coin d'un bois, l'espingle au poing.

La jeune fille n'en voulut pas entendre davantage. Elle interpella le troisième :

—Et vous, monsieur Albert, que pensez-vous de la vie ?

—Je la compare à un duel où les coups droits seraient interdits, où l'on ne froisserait jamais le fer, où tout serait un, deux, dégagés et feintes, où la souplesse des membres et la finesse du regard seraient les qualités dominantes.

—Vous vous destinez à la diplomatie, je crois ?

—Oui, mademoiselle, et j'espère y remporter quelques succès. Mon sentiment est du reste absolument conforme à celui de mon ami Marc : l'homme ne doit compter que sur lui-même. Si l'appui des autres lui vient par surcroît, tant mieux !

—Et vous, monsieur Elysée, que nous direz-vous ?

Elle s'adressait à présent à un jeune homme blond, pâle, aux yeux de pervenche, plus qu'à demi étendu sur la pelouse.

—Moi, je crois que la vie est un rêve. Le rêve seul est bon, et seul il est vrai. Laissez-moi dormir.

Il eut un sourire vague et leva ses regards vers le firmament, pour y chercher quelque vision.

Après cette réponse, M^{lle} Jeanne d'Orgnies, qui s'était laissé aller à réfléchir quelques secondes, reprit de sa voix chantante, toujours un peu moqueuse :

—Ainsi, vous êtes quatre ici, et vous avez quatre manières de comprendre la vie. Pour l'un, c'est un pugilat ; pour le second, une société en commandite ; pour le troisième, un duel sournois ; pour le dernier, un rêve. Lequel de vous a raison ? Peut-être tous les quatre. La vie est surtout une affaire de tempérament et d'éducation. En Angleterre, la théorie de M. Marc triomphe ; celle de M. Edouard en Italie ; celle de M. Albert en France, et celle de M. Elysée partout.

—Et vous, demanda M. Edouard, qu'êtes-vous ? Anglaise, Française ou Cosmopolite ? Je n'ose me flatter que vous êtes Italienne.

Elle hésita un moment entre Marc l'Anglais et Edouard l'Italien ; tantôt ses regards allaient vers l'un, et tantôt ils se dirigeaient vers l'autre. Son cœur balançait entre la force et l'habileté. Mais bientôt un sourire de sphinx s'épanouit sur ses lèvres.

—Votre question est indiscrète, M. Edouard. Une femme ne peut rien savoir de la vie ; cela lui est interdit ; elle doit se laisser conduire. Je ne répondrai donc pas. Ce sera mon mari qui s'en chargera.

—Mais vous choisirez votre mari.

—Assurément.

—Ce sera donc une manière d'indiquer votre opinion.

—Sur quoi vous baserez-vous ?

—Sur cet axiome : les extrêmes se touchent et les contraires se cherchent. C'est votre tempérament que vous trahirez. Aussi, ai-je hâte d'apprendre qui vous épouserez.

—Et si je reste fille !

—Vous, rester fille ? Vous ne voudriez pas nous avoir fait trahir inutilement notre secret.

Elle s'était levée, un peu émue, toujours hésitante. Puis elle finit par dire à Marc l'Anglais :

—Voulez-vous prendre mon pliant.

La préférence était indiquée. Elle choisissait la force, la hardiesse, l'impulsion. Il est vrai que d'habitude la femme possède la finesse et l'habileté.

BERTRAM.

NOTES ET IMPRESSIONS

Celui qui demande sans rougir ne trouve rien de mortifiant dans le refus.

On embarrasse souvent les gens de peu de foi en ayant l'air d'avoir confiance en eux.

On perfectionne toujours son âme en s'instruisant, ne fût-ce que parce qu'on l'éloigne de tout ce qui est bas et petit.

Dans les premières ardeurs de la jeunesse, l'amour est si exclusif que le monde entier disparaît lorsque la femme aimée n'est plus là pour jeter sur tout, par sa seule présence, la lumière et la vie.

Si vous avez un peu de générosité dans l'âme, exercez-la au profit des absents ; tant de lâches les calomnient ou les attaquent, qu'on aime à savoir qu'il y a là de temps en temps un homme résolu pour s'indigner et pour répondre.